

MOTOCHROME

Une nouvelle écrite et publiée en feuilleton par Clay sur Claymotorcycles.com

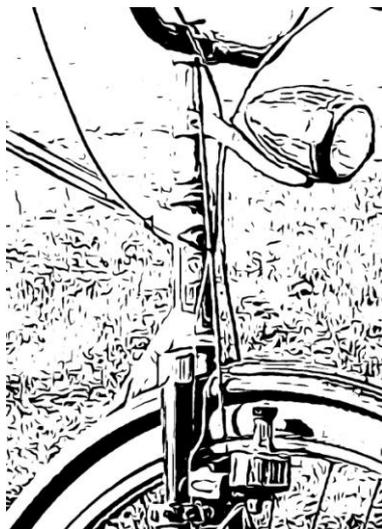
Episode 5. Intrusion



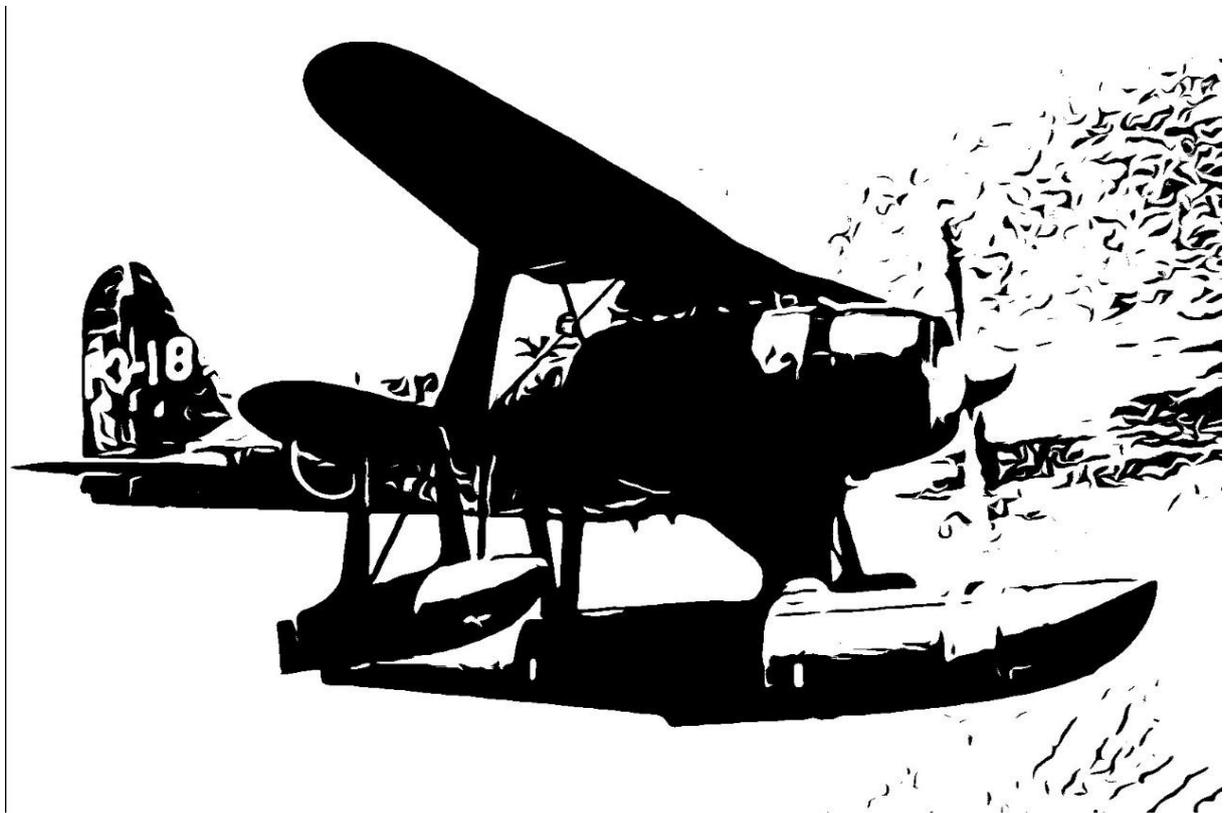
©claymotorcycles.com / 2020 / Editions de la Sirène Mécanique

Ile de la Réunion. St Joseph. 15 Juillet 1942.

Ce soir-là, Jude Grondin savourait la fin de sa cigarette. Il adorait cette cigarette de tabac brun. C'était celle qu'il s'offrait invariablement à la fin de son tour de garde, avant de remonter sur son vélo. Depuis Août 40, l'Ile de la Réunion était ceinturée par le blocus de la flotte britannique. Le gouverneur Aubert, zélé serviteur de l'Etat Français basé à Vichy, avait créé des postes de vigies pour surveiller les prémices d'un éventuel débarquement allié. Le Jude, comme tout le monde l'appelait à Saint Joseph, avait accepté avec joie la proposition du maire. Ancien pêcheur, il avait l'œil pour repérer au loin les oiseaux qui signalaient la présence d'un banc de poisson. C'est pourquoi Monsieur le Maire avait pensé à lui, le Jude. Il aurait une ration de tabac, de quoi manger à peu près à sa faim, et on lui fournirait un vélo. Tout ce qu'il aurait à faire, ce serait de chauffer un gros galet avec ses fesses et de s'user les yeux pour voir si à l'horizon les navires de guerre ne pointeraient pas le bout de leur museau gris. Les histoires de guerre ou de politique en France, il n'y comprenait pas grand-chose. Oh, bien sûr, en échange de ce poste convoité, Monsieur le Maire lui avait fait promettre de voter pour lui aux prochaines élections. Le Jude avait serré la main de l'édile et l'affaire avait été entendue. Plus que jamais, à cause de ces maudits anglais, la Réunion était coupée du monde. Les rares à posséder un poste radio ne pouvaient s'informer qu'en écoutant les émissions faisant l'éloge du Maréchal et de son « esprit nouveau ». Depuis 41, il fallait faire ses courses avec des tickets de rationnement. En vérité, il fallait surtout se contenter de fruits et de manioc. L'eau était à peine potable. Les enfants mourraient par dizaines chaque mois. Le préfet avait interdit pas mal de choses. Il s'en prenait aux rares étrangers et à leurs enfants et aussi quelques opposants qui avaient eu le malheur de se manifester. Mais, comme la majorité de la population, le Jude voulait juste survivre et, si possible, améliorer son ordinaire. Fumer était un luxe. Et ce n'est pas sans fierté qu'il sillonnait routes et sentiers sur son beau vélo Mercier, un vieux mégot au coin du bec. Mais les gens du coin n'étaient pas jaloux. Tout le monde aimait le Jude, parce qu'il était serviable et n'hésitait pas à transporter nouvelles et petits colis pour aider ceux qui en avaient besoin. D'ailleurs, ce midi, il avait croisé la jolie Jeanne Hibon. Elle lui avait demandé de dire à sa mère qu'elle passerait la voir dimanche, et il ne manquerait donc pas de faire un petit écart pour visiter la vieille dame sur le chemin du retour. Pour sûr ! Elle avait un alambic et, avec un peu de chance, si elle n'était pas déjà couchée, elle aurait un verre à lui proposer pour écouter des nouvelles de sa fille et des gens de la ville.



Le mégot rougeoyant commençait à lui brûler les doigts, alors il l'écrasa soigneusement contre la noire roche volcanique. Le soleil s'était couché et il n'y avait plus rien à voir. La nuit tombait très vite durant l'hiver austral. Il s'était fait avoir, à trop rêvasser ainsi. La dynamo ne serait pas de trop, même si la grosse pleine lune éclairait bien le ciel sans nuages. Il s'accroupit pour la coller la petite mollette contre le pneu avant du mercier. C'est alors qu'il entendit l'étrange vrombissement. Cela ne venait pas de la mer. Il leva les yeux en les plissant. La silhouette noire vola entre la mer étincelante et le ciel laiteux. Un hydravion ! Impossible de se tromper. Il en avait vu déjà dans la rade du Port amerrir avec leurs gros sabots. Ça alors ! L'aéronef fit un second passage, rasant le long de la falaise, juste sous son nez. A la mairie, un militaire lui avait montré différents drapeaux, au cas où. Sur la carlingue de métal mat, un gros cercle rouge filait dans la nuit : un japonais ! Un petit hydravion japonais ! Il enfourcha le vélo avec précipitation. Il fallait avertir le maire. La mère Hibon n'aurait pas de nouvelles de la Jeanne ce soir.



Ile de la Réunion. Saint Pierre. 12 Janvier 2020.

Durant les jours qui suivirent, il ne se passa pas grand-chose. Tony eut son lot de démarches administratives à régler, pour la succession du bar et du garage Motochrome. La paperasse, ce n'était pas son fort. Mais Francis avait de nombreux amis dans tous les corps de métier. Son comptable attitré était passé voir Tony et, entre deux verres de rouge, lui avait tout expliqué pour les comptes. Un notaire très ému avait gracieusement pris en charge le dossier. C'était vraiment surprenant de la part d'un type aussi bordélique que le Boss. Il avait vraiment pris toutes ses dispositions. De son vivant, et depuis deux ans environ, son ami avait régulièrement insisté pour mettre de l'ordre dans sa succession. Tout laissait à penser qu'il savait que quelque chose se tramait. C'est comme s'il avait su à l'avance pour sa propre fin. En attendant que la succession soit validée par les autorités compétentes, Tony était officiellement le gérant de l'établissement. Il avait pu, en toute légalité, continuer à assurer la maintenance et les réparations de motos hors d'âge qui n'intéressaient plus les concessionnaires bardés d'électronique.

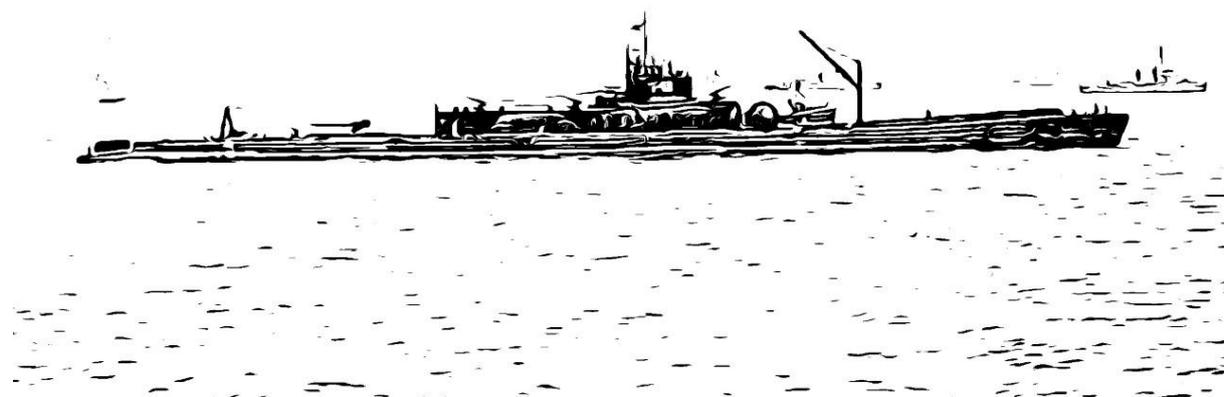


La lecture du bouquin commandé par le Boss et tant convoité par les Death Angels n'avait rien révélé de particulier. Il était accaparé dans la journée. Pas vraiment le temps de lire. Des clientes sexy venaient lui montrer de petits bobos sur leurs petites cylindrées. Ce n'était pas désagréable, mais cela prenait pas mal de temps. Il y avait cette jolie blonde, qui ne comprenait pas pourquoi son kit chaîne neuf était déjà bousillé. Pour trouver la cause de la panne, il avait suffi d'ouvrir l'affreux top case dont elle avait affublé sa frêle monture. Le truc contenait une chaîne antivol plus grosse que la fille, un ordinateur portable, et encore, elle n'avait pas eu le temps de faire les courses. La jolie blonde roulait avec une enclume collée à ses jolies fesses. Dans le genre moins sexy, un type était vu avec une bécane neuve. Un truc moderne. Il avait démarré en oubliant le bloc disque. L'étrier de frein en alu était explosé. Était-ce possible de faire une soudure ? Pouvait-il se contenter de rouler en freinant avec le frein arrière ? no Tony n'était même plus étonné par la bêtise des gens. Ce type avait les moyens de se payer une moto de frimeur mais ne voulait pas racheter un organe de sécurité vital. Et puis il y avait aussi les habitués. Les bons, les vrais. Des amis de Boss. Ils n'y croyaient toujours pas. Mais ils avaient une vieille bécane à l'atelier à finir. Alors, la larme à l'œil, tout en évoquant le passé, ils demandaient quand leur jeu aux soupapes serait réglé. C'étaient des potes. Mais ça restait des motards. Enfin le soir, après avoir longuement retiré la graisse de ses mains à grands renforts d'eau chaude et de pâte à savon de mécanicien, il s'attelait scrupuleusement à la lecture du texte de Le Guenec. Englouti par le vieux canapé en cuir défoncé de Francis, il avait commencé à étudier l'ouvrage historique avec la plus grande attention. Parfois, un bruit le dérangeait, quelque part dans le garage. Alors, une main fermement agrippée à son calibre, il braquait une lampe torche en contrebas, projetant les ombres des vieilles motocyclettes comme autant de montures fantomatiques. Mais ce n'était pas les bikers qui revenaient pour le cuisiner. Tout au plus un chat qui cherchait un abri sous une bâche, ou un rat qui s'amusait à ronger un câble. Alors il soupirait, reposait son attirail à côté de lui sur le vieux cuir écaillé, et reprenait sa lecture.

Au fil de ses lectures nocturnes, il avait appris pas mal de choses sur la Réunion durant la Seconde Guerre Mondiale. Jamais on ne lui en avait parlé à l'école, et les vieux, les « gramouns », d'habitude si prolixes, étaient toujours demeurés très évasifs lorsqu'il avait tenté d'aborder le sujet. Depuis 1940, l'île, loyale à Vichy, avait subi un sévère blocus des forces alliées. Et puis, le 5 Mai 1942, les Anglais avaient débarqué à Madagascar, avec des bataillons de Sud-Africains et de Mauriciens. Fin Novembre, le jeune réserviste Camille Bourhis, perché sur le toit de la caserne Lambert, avait observé avec effarement le contre-torpilleur Le Léopard qui pointait son museau au large de St Denis. Le gouverneur, Pierre Aubert, n'ayant à opposer que des forces symboliques et peu motivées, la transition vers la France Libre s'était effectuée en douceur.

Dans ce contexte méconnu, une anecdote étrange avait retenu son attention. Le 15 Juillet 1942, au large de St Joseph, dans le Sud de l'île, un habitant, sûrement affecté à un poste de vigie, avait aperçu un petit hydravion. Or, à cette époque, la Réunion était quasiment coupée du monde, et aucune force alliée n'alignait de tels appareils sur la zone. Dans son ouvrage décidément fort bien renseigné, Le Guenec précisait qu'il ne pouvait s'agir alors que d'un appareil japonais. Ça alors. Des sous-marins japonais à la Réunion ? Tony n'en croyait pas ses yeux. En tant que plongeur, il avait déjà embarqué sur des sous-marins. Là, force était de constater que les nippons avaient lancé de véritables monstres dans l'Océan Indien. La classe A1 : I-9, I-10, I-11, embarquaient une bonne centaine d'homme et flirtaient avec les 28 nœuds. Des convois de trois ou quatre de ces Léviathan quittaient Tokyo via Penang pour se rendre dans les Mascareignes. De là, certains visaient l'Afrique australe, puis Lorient où les attendaient leurs potes nazis. D'autres doublaient le cap de Bonne-Espérance, puis faisaient un crochet par la Côte Est des Etats Unis. Ces types sillonnaient le Pacifique, l'Océan Indien et l'Atlantique avec à bord trois mois de ravitaillement, et, pour certains, un hydravion voué aux vols de reconnaissance

nocturnes. C'étaient plutôt des porte-avions sous-marins de type B, avec une fonction d'éclaireur. Juste avant Pearl Harbour, les nippons en avaient lancé 20 unités. Rangés ailes repliées dans un véritable hangar étanche fixé sur le pont, les hydravions étaient catapultés deux heures avant l'aube afin de rester discrets. Tout ceci correspondait à merveille avec l'apparition de St Joseph. Mais que pouvais bien trafiquer un sous-marin japonais géant si près des côtes réunionnaises ? Et surtout, en quoi cela pouvait-il bien concerner Francis ? Bah, il continuerait à y réfléchir plus tard. Pour l'heure, Tony avait deux échéances chargées en émotion à surmonter. La rupture avec Bénédicte, sa copine qui lui tapait sur les nerfs depuis des semaines, et aussi les funérailles de Francis. Sans compter une meute de bikers violents qui ne tarderaient pas à se manifester de nouveau. Tony était perdu dans ses pensées.



Mais un tintement en bas du vieil escalier de galva perforé lui envoya un pic d'adrénaline. Encore ce maudit chat ? Un bruit sourd monta du garage. Il y avait quelqu'un en bas, putain. Il ramassa le fusil de Boss et descendit lentement les marches de ciment qui menaient au rez-de-chaussée. Il tenait la crosse bien coincée entre l'épaule et la joue, comme au bon vieux temps, en se dégageant vite de l'angle mort à mi-chemin.

La cuisine maintenant. Les ustensiles luisaient doucement au contact des rayons de la lune. Il traversa rapidement pour voir la porte d'entrée, à travers la fenêtre. Personne. Le salopard qui venait pour lui devait sûrement être en bas, dans le garage. Il tourna lentement la poignée et passa rapidement la tête par la fenêtre pour jeter un coup d'œil en contrebas avant de la rentrer immédiatement. Toujours rien. Alors il bondit sur la plateforme métallique, au seuil de la porte, tenant en joue les premières marches de l'escalier métallique. Il entama une lente descente, le canon pointé vers l'obscurité.

Soudain, une vive lumière l'aveugla et il stoppa net sa progression en écarquillant les yeux. Il entendit un gloussement narquois, et progressivement devina une silhouette. En face de lui se tenait le biker qu'il avait amoché, lampe de garagiste d'une main, et sabre à canne de l'autre.

« -Alors connard ? Tu croyais qu'on allait te laisser t'en sortir comme ça ?

-Tu es revenu ? Tu n'as pas eu ta dose avec la branlée que je t'ai collée la dernière fois ?

-C'est toi qui vas te la prendre ta branlée, gros malin ! »

Derrière cet idiot, un deuxième lascar sortit lentement de l'obscurité pour entrer dans le halo lumineux. Il était vraiment grand et massif. Il portait le même gilet de cuir que l'autre dégénéré et affichait un sourire édenté et une batte de baseball. L'affaire se compliquait quelque peu.

« -Je vois que tu as amené ta copine ? On va pouvoir danser. »

Le gros ferma sa grosse bouche et fronça les sourcils. Son pote ne semblait pas impressionné.

-Pose ton gun, Dugland. On a une ou deux questions à te poser.

- Je crois pas non. C'est vous qui allez déposer vos jouets pour enfants et moi qui vais vous asticoter.

- Ok, tu l'auras voulu... ». Il sourit avec un air vicieux puis siffla. Un signal ! Trop tard.

Tony sentit une douleur fulgurante lui vriller les deux mollets. Il fléchit et sentit un autre coup lui exploser le dos. Un éclair de souffrance lui vrilla l'esprit. Il ferma les yeux et lâcha son arme. Il n'avait rien vu venir. Il était tombé dans le traquenard comme un bleu. Son corps lui échappait. Il lutta pour ne pas perdre connaissance en dévalant lourdement les marches. Le troisième larron quitta sa cachette de derrière l'escalier et fondit sur lui pour l'achever à coups de tube de fourche. Tony esquiva juste à temps pour sentir un éclat de béton ricocher contre sa tempe. Il aperçut alors les jambes des deux autres, qui, tranquillement, s'apprêtaient à le passer à tabac. Ces salauds ne doutaient pas de leur victoire. L'instinct de survie est assez développé chez un vétéran des opérations commandos. Tony donna toute l'énergie qui lui restait dans une impulsion qui le propulsa à plat ventre au milieu des motos rangées sur la droite.

L'abruti qui menait l'attaque jura. Il venait de tirer sur le fil de la lampe. Trop court. Normal : ce crétin l'avait branchée dans l'atelier. Ne jamais faire l'intéressant quand on attaque l'ennemi sur son territoire.

« Montre-toi salope ! On va vite te choper, tu sais. » Les trois bikers frappaient le sol avec leurs armes pour l'impressionner. De l'énergie gaspillée. Tony avait palpé ses jambes, son dos et ses bras. Il n'aurait pas craché sur un massage thaï mais tout était à peu près en ordre. Il rampait lentement entre les bécane. Une bonne idée, vraiment, qu'avait eu Boss de lui demander de les ranger au plus serré. Il y avait là une bonne dizaine de modèles qui attendaient parfois leur propriétaire depuis des années et que l'on ne pouvait revendre, faute de carte grise. Les gens ne pouvaient payer les réparations et ne donnaient plus de nouvelles. Au bout d'un moment, on cannibalisait les bécane pour les pièces. Planqué derrière les rayons rouillés d'une XT 500, il tendit les mains vers la servante d'atelier pour la faire rouler doucement vers lui. Le plateau du bas était déjà ouvert. Il farfouilla au hasard jusqu'à ce que son index ressente une petite piqûre, ce qui lui arracha un sourire mauvais.

Le crétin en chef arriva à son niveau. Il avait allumé la lampe de son téléphone et continuait à bavasser. Tony pouvait voir ses grosses boots à sangles briller dans la nuit et la poussière. Ses conneries virèrent soudain au hurlement inhumain. Horrifié, il laissa tomber son Smartphone, dont la lumière révéla à ses acolytes un poinçon enfoncé dans sa botte jusqu'à la garde, la pointe ressortant par la semelle. Maintenant, Tony avait un sabre.



Puis ce fut le tour du type qui lui avait ruiné le dos. Tony se laissa rouler de l'autre côté, le long d'un vieux XJR 1200. Le biker accourait pour porter secours à son camarade. Stoppé net dans son élan, il laissa tomber son tube de fourche. Lui aussi sentit ses tibias l'abandonner. Mais, en ce qui le concernait, ce n'était pas une métaphore. Il se joignit au concert de hurlements quand il comprit que c'était sa jambe droite qui gisait devant lui, tranchée net au-dessus du genou, et que la mare autour de lui n'était pas de l'huile moteur mais son propre sang qui giclait sous pression.

« Enculé ! »

Le biker balaise se rua sur Tony, un peu pris de court, il fallait bien l'avouer. Pas le temps de parer le coup de batte sur son épaule gauche. Le choc était musculaire, mais assez puissant pour neutraliser son bras pour quelques minutes. Pas question d'affronter ce molosse avec une seule pogne valide, fût-elle armée d'un sabre. Tony se sauva en courant au fond du garage.

« Reviens ici espèce de bâtard ! Tu vas me payer ça, fils de pute ! »

Décidément, ces gros balourds causaient beaucoup mais agissaient peu. Tapis derrière un gros bidon de tôle, Tony attendis que le biker arrive à sa hauteur. Soudain, il lui enroula la chaîne du palan autour du cou en serrant très fort. Il se cramponnait de tout son poids, escaladant le géant par derrière, tout en lui donnant de violents coups de genoux dans les côtes, le temps de faire un deuxième tour de chaîne et de se laisser retomber au sol en tirant de toutes ses forces, un pied en appui contre la poutre du pont élévateur. Le type dansait la gigue dans le vide, les mains agrippées en vain autour de l'étau des maillons d'acier.

©claymotorcycles.com / 2020 / Editions de la Sirène Mécanique

« T'es aussi lourd qu'un bloc moteur, mais bien plus moche », conclut le mécano en lui enfonçant un vieux chiffon dans la bouche.

« Fais-le descendre tout suite, salaud ! ».

Tony se retourna, étonné. Son vieux souffre-douleur se tenait en appui sur sa jambe valide. Il avait trouvé le courage de retirer le poinçon et de se faire un garrot pour ralentir l'hémorragie de son pied perforé. Il pointait sur lui le fusil de Boss, l'œil injecté de rage et de sang.

« -Décroche-le je te dis ! »

« Non. Il est bien là où il est.

-Fils de ... ».

On entendit distinctement le clic du percuteur, mais aucune détonation ne suivit. Le type regarda le fusil avec incrédulité. Tony se jeta sur lui de toutes ses forces et le plaqua tout en le faisant basculer vers l'arrière. Un plouf étouffé résonna contre les murs du garage. Combien de fois Boss avait-il hurlé qu'il fallait toujours refermer la trappe de la cuve à vidange ? Mais le malheureux n'était plus là pour gueuler, et la trappe était restée ouverte depuis son décès.

« -Tu croyais vraiment que j'allais charger ce fusil et tirer des coups de feu en pleine nuit dans mon garage de centre-ville ? »

La cuve de béton n'était pas assez étroite pour être escaladée. Tony avait bien travaillé ces derniers temps. Les vidanges, c'était son pain quotidien. Son agresseur, visqueux comme une limace, sautillait sur une jambe avec de l'huile noire jusqu'au cou. Pathétique et grotesque à la fois.

« -Sors-moi de là ! Je t'en supplie. Je dirai rien aux autres. Je leur ferai croire que je t'ai buté. Ils te ficheront la paix.

-Attends une minute, je reviens. »

Tony s'éloigna, puis s'accroupit dans un coin. De retour au-dessus de la cuve, il souriait à l'autre branque qui gueula un « Non ! » terrifié. Tony fit « Oui » de la tête et laissa tomber une énorme batterie sur le crâne du biker. Il y eut quelques bulles à la surface, puis plus rien.

Au pied de l'escalier, l'unijambiste s'était vidé de son sang. Le gorille ne bougeait plus, pendu avec son chiffon crasseux dans sa bouche édentée. Il y avait du sang un peu partout. Le garage ressemblait à un abattoir.

Tony souffla. Il fallait vite tout nettoyer et modifier la politique de recyclage de l'établissement. Il était fatigué et il avait mal. Mais au fond, il était content. Finie la léthargie. La vengeance de son vieil ami ne faisait que commencer.

